

LES SCÈNES DE MÉNAGE



Madame. — Ah ça ! croyez-vous, parce que vous êtes mon époux, que vous avez le droit d'abuser de ma douceur ?

CONSEILS DE GRAND'PAPA

(Pour le SAMEDI)

Enfant, lorsque, sur ton chemin,
Un malheureux te tend la main,
Ah ! sois sensible à sa misère,
Fais l'aumône, apaise sa faim.
Ton sort est heureux, sur la terre,
Qui sait s'il le sera demain ?

Enfant, si tu vois un poète
Promener sa mine inquiète,
Tout le long des sentiers en fleurs,
Ne ris pas, détournant la tête,
Car ses yeux que voilent des pleurs
Cachent une douleur secrète.

Enfant, si tu vois, par hasard,
Les pas chancelants d'un vieillard,
Incline-toi, sur son passage :
Cet homme a droit à ton regard,
Car il est la vivante image
De ce que tu seras plus tard.

Janvier 1901.

PAUL HYSSENE.

CONSOLATION

Fernando allait se marier, et il était éperdument amoureux. Sa fiancée et lui mettaient à profit leurs moindres moments pour se livrer à ces doux entretiens où l'amour s'exalte de toute l'espérance d'un bonheur prochain. Le mariage devait avoir lieu en mai, si aucun obstacle ne venait se mettre à la traverse. Mais avant l'échéance de la date convenue, il se produisit un événement inattendu et douloureux. Fernando, qui était officier, reçut l'ordre de partir pour Cuba : la patrie le réclamait.

On sait ce qui se passe en de telles occasions. La fiancée fut prise de syncopes et d'attaques de nerfs ; les larmes ruisselèrent sur ses joues pâlies et baignèrent son mouchoir de dentelle. Et dans les derniers jours que Fernando put passer auprès de sa bien-aimée, tous deux échangèrent des serments de fidélité éternelle et ajournèrent leur bonheur à l'époque du retour. Les protestations de la jeune fille furent si exaltées que Fernando partit l'âme moins triste, réconforté même quelque peu. Au reste, il avait du cœur et ne reculait pas devant l'accomplissement de son devoir.

Il écrivit toutes les fois qu'il le put, et les réponses ne se firent pas attendre, des réponses tendres et aimantes, malgré le laconisme de ses lettres. Car il écrivait après des journées d'horribles fatigues, prenant sur son repos, et évitant de raconter les privations et les souffrances de sa rude campagne, pour ne pas attrister l'absente. Un ami à toute épreuve, que Fernando avait prié de surveiller sa fiancée, — car il n'y a pas d'homme, si confiant soit-il, qui n'ait de ces faiblesses, pour peu qu'il soit loin et qu'il aime ardemment, — lui faisait savoir que la jeune fille vivait dans la retraite ainsi qu'une veuve. Et Fernando, à cette pensée, éprouvait une joie telle qu'il en oubliait la soif dévorante, le soleil qui brûle, la fièvre qui flotte dans l'air autour de vous, les épines qui déchirent le corps.

Un jour, de l'épaisseur d'un fourré, des coups de fusil partirent au passage de la colonne que commandait Fernando. L'officier ferma les yeux et tomba de cheval : on le releva et on lui donna les premiers soins, tandis que s'enfuyait l'invisible ennemi. Le blessé fut ensuite conduit à l'hôpital, où l'on constata qu'il avait la jambe brisée. La fracture était si grave que, pour sauver sa vie, le médecin jugea qu'il était nécessaire de pratiquer immédiatement l'amputation au-dessus du genou. Mais, vu la faiblesse du patient, il déclara dangereux de lui donner du chloroforme. Fernando subit donc l'opération les yeux grands ouverts : il vit le bistouri fendre sa peau et trancher ses muscles ; il vit la scie mordre ses os ; il vit sa jambe droite coupée sanglante, déjà morte, emportée pour être enterrée...

Il ne poussa pas un cri, n'exhala pas un soupir, et dans le paroxysme de la douleur, ses dents serrées coupèrent seulement le cigare qu'il fumait.

La chirurgie était satisfaite : l'opération avait parfaitement réussi. Il n'y eut ni inflammation, ni gangrène. La plaie se cicatrisa rapidement et Fernando ne tarda pas à essayer sa jambe de bois, une simple poutre arrondie, en attendant celle qui devait arriver d'Allemagne, une jambe mécanique très perfectionnée.

En écrivant de l'hôpital à sa fiancée, il avait seulement parlé de blessure, et de blessure légère. Il ne voulait ni l'affliger, ni l'effrayer. Malgré tout, la nouvelle qu'il était blessé alarma tant la jeune fille que ses lettres étaient de vrais cris de terreur, coupés d'effusions de tendresses. Pourquoi n'était-elle pas auprès de lui pour l'assister, lui tenir compagnie, adoucir ses souffrances ? Comment pourrait-elle attendre jusqu'à la lettre suivante pour apprendre une amélioration dans son état ?

Ces pages affectueuses, qui auraient dû consoler Fernando, lui causèrent au contraire une profonde inquiétude. Il pensait à tout instant qu'il allait revenir, revoir sa bien-aimée, et qu'elle aussi le verrait... Mais comment ! Quelle différence ! Il n'était plus l'élégant officier à la svelte, à l'allure martiale, mais un invalide, un pauvre être mutilé et malheureux. Adieu les marches, adieu les fougueuses chevauchées, adieu la valse qui enivre, adieu l'escrime qui double les forces ! Il lui faudra vivre toujours assis, pourrir dans l'inaction, subir une aumône moins d'amour que de pitié, arrachée à la bonté par sa misère. Et Fernando, en essayant ses premiers pas appuyé sur une canne, pressentait l'impression de sa fiancée quand elle le verrait arriver, boiteux et mutilé, lui, le séduisant cavalier qu'admiraient jadis toutes les amies de la jeune fille. Voir luire la compassion

dans des yeux adorés, la triste, la douloureuse perspective ! Il se regarda au miroir, il vit sur son visage les marques de la souffrance, il pensa au bruit de sa jambe de bois sur les marches de l'escalier de sa fiancée... Du bout de ses doigts, il essuya une larme de rage qui perlait à ses yeux ; il demanda du papier, une plume, et écrivit une courte lettre, lettre de rupture et d'éternel adieu...

Deux années avaient passé. Fernando était revenu en Espagne, mais non dans la cité où il avait aimé et espéré le bonheur. Une obligation impérieuse l'y conduisit pourtant pour quelques jours, et bien qu'il évitât le plus possible de sortir dans les rues, un soir à l'improviste il rencontra celle qui avait été sa fiancée. Suffoqué, tremblant, il se détourna et la laissa passer. Elle marchait au bras d'un homme, de son mari. L'amputé, aujourd'hui rétabli, ferme sur sa jambe de bois, merveille de mécanique, dissimulée sous le pantalon et terminée par une chaussure de cuir, remarquait que l'époux de sa bien-aimée était ridiculement bâti : jambes torses, genoux saillants, pieds affreux... et un sourire d'ironie mélancolique éclaira son grave et viril visage.

MME EMILLA PARDO BAZAN.

HUM !

Le patron. — Vous voulez de l'emploi ? Pourquoi avez-vous laissé votre dernière place ?

Le postulant. — A cause de ma bonne conduite.

Le patron. — De votre bonne conduite ? Voilà quelque chose de peu ordinaire.

Le postulant. — Oui, ma bonne conduite a fait raccourcir de trois mois ma sentence.

TRISTE CONSTATATION

Rapin tourne et retourne son chapeau en le palpant délicatement. Puis :

— C'est évident, hélas ! mon melon commence à être trop mûr.

DEVINETTE



Cherchez le tigre.